

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche  
**Herausgeber:** Le pays du dimanche  
**Band:** [6] (1903)  
**Heft:** 21

**Artikel:** Roman : le trésor bleu  
**Autor:** Marrot, Paul  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-252964>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 21.05.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\* \* POUR LA FAMILLE \* \*

PARAISSANT

A PORRENTUUY



N° 21

Supplément du Dimanche 24 Mai

1903

## LE TRÉSOR BLEU

ROMAN (Suite)

Mme Dechevrelle avait rêvé de donner Berthe Maréchal pour femme à son fils; elle y tenait. Mais le cœur des jeunes gens en avait décidé autrement.

Berthe Maréchal ne ressentait pour Lucien qu'une amitié fraternelle, une sympathie franche, mais qui ne l'entraînait pas et ne l'avait jamais rendue un seul instant rêveuse. De son côté, Lucien pensait ailleurs de plus en plus.

Et il redoutait le moment où il déclarerait à sa mère qu'il désirait épouser Mlle Claire Feuillode, et, dans le train qui l'amenait à Tours, il se demandait comment elle accueillerait le choix qu'il faisait.

Il voyait déjà sa mère se récriant; elle lui apparaissait par avance surprise et mécontente, renversant sur le dossier du fauteuil sa tête blanche, pendant que lui, ému, continuerait, les yeux un peu baissés, à exprimer sa résolution.

Lucien décida de parler d'abord à M. Létang qui préparerait les voies.

A peine arrivé aux Elisiades, il alla le trouver dans les servitudes du château, où il avait établi son atelier.

Avec sa calotte plantée en arrière et découvrant une vénérable calvitie, entouré de ses outils et des bois propres à ses œuvres, M. Létang paraissait s'être retiré des bruits du monde et n'entendre que le ronflement de son tour.

Il venait d'achever un jeu de quilles et, recevant son ancien élève avec beaucoup de joie, il lui fit tout aussitôt admirer son ouvrage, les ciselures un peu bien grosses qui étaient, comme il disait, le fruit de ses labeurs, mille objets parfaitement inutiles dont il était profondément satisfait.

— Ah! le joli métier! si j'avais à recommencer ma vie, je n'en prendrais pas d'autres. J'aime bibeloter, creuser, voir le bois céder sous le ciseau. Le fer c'est trop dur. Mais le bois! cela se façonne doucement

comme un aimable caractère d'enfant que l'on conduit peu à peu à des formes parfaites.

Ainsi pensait et disait avec son lent parler l'ancien précepteur devant son ancien élève, qui l'écoutait distraitemment. M. Létang lut bientôt sur le visage de Lucien un embarras, une tristesse:

— Mais qu'avez-vous, mon enfant?

— Mon cher monsieur Létang, reprit le jeune homme, je ne suis pas heureux!

— Eh! mon Dieu, que vous manque-t-il donc?

Il ne manquait rien à M. Létang, qui jeta autour de lui un regard optimiste.

— Ce qui me manque, reprit Lucien, c'est d'abord du courage... Je venais vous parler. Je viens vous demander un service.

Le bon M. Létang leva les bras et les laissa retomber avec un geste qui voulait dire:

— Mais je suis à vous corps et âme, ici, là-bas, aujourd'hui, demain, partout et toujours.

Lucien exposa ses résolutions, ses appréhensions à l'égard de sa mère, — dont M. Létang connaissait du reste les intentions — sa crainte d'aborder le sujet du mariage.

Le nom de Claire Feuillode, que Lucien prononça, ne disait rien à M. Létang et il le laissa passer sans réflexion; il vit seulement que son élève, son enfant était fort épris.

— C'est convenu, Lucien, je préparerai Mme Dechevrelle dès ce soir. Que vous préférerez Mlle Feuillode à Mlle Berthe Maréchal, qui est cependant un enfant charmante, cela n'a rien qui puisse m'étonner. On n'est point maître de son cœur. Au cours de notre piquet, ce soir, je parlerai tout doucement et j'agirai si bien, qu'avant d'avoir jeté sa dernière carte, votre mère se doutera de quelque chose.

Quand le soir le père Létang alla faire le piquet

de Mme Dechevrelle, il accomplit sa mission et, afin qu'elle fût mieux reçue, il s'arrangea pour perdre; cela disposait toujours bien Mme Dechevrelle. Les soirs où elle gagnait, elle était enchantée de son vieil adversaire et ami.

Le vénérable M. Létang, toutefois, n'avait pas pu être explicite; aussi, bien qu'un peu préparée, Mme Dechevrelle montra un vif mécontentement quand Lucien lui annonça sa résolution.

— Mlle Feuillode? Quelle est cette famille Feuillode?

— Mlle Claire Feuillode est d'une éducation parfaite; je ne puis vous en dire, ma mère, tout le bien que j'en pense, puisque je l'aime... La situation de fortune de la famille est excellente...

— Excellente, je veux bien le croire, reprit madame Dechevrelle. Mais enfin j'avais mes espérances. Je croyais, Lucien, que tu n'irais pas chercher si loin ta femme. Berthe Maréchal est là, qui t'attendait et me semblait tout naturellement destinée à devenir ma fille. Comme cela, nous ne nous serions pas quittés et les deux familles n'en auraient fait qu'une. Enfin, voilà un des arrangements que j'avais imaginés pour mon vieil âge et dont je me flattais; tu viens de l'anéantir, et pour quel caprice!

— Ce n'est pas un caprice.

— Nous en reparlerons, Lucien: attends un peu. Ce que l'on prend parfois pour une affection solide et sérieuse n'est qu'un feu de paille; tu ne peux pas me refuser de réfléchir.

Lucien promit à sa mère avec d'autant plus de facilité, que, plus il réfléchissait, plus il sentait croître son désir de n'avoir pas d'autre femme que Claire Feuillode.

Dès qu'il s'isolait un instant des choses environnantes et des personnes qui l'approchaient, il pensait à elle.

C'est toujours Claire qu'il voyait et son cher visage: tantôt telle qu'elle lui était apparue au bras de Feuillode dans la galerie de la rue de Sèze, tantôt, vivifiant rayon d'espoir, séraphin de vitrail, ainsi que dans son triste rêve du trésor bleu.

Il la voyait surtout comme lorsqu'il lui avait parlé la première fois chez Mme Decroyes, délicate, avec la légère ondulation de ses cheveux d'un blond enfantin. Il ne savait point trop de quoi ils avaient parlé; mais elle avait un esprit charmant, et quels yeux sous les longs cils! Il pensait avec une ténacité croissante que c'était pour lui un devoir de la demander, de la prendre, de l'aimer, — mais un devoir si doux que c'était bien plutôt un plaisir.

Après sa conversation avec Mme Dechevrelle, il alla trouver M. Létang dans son atelier.

— Vous me coûtez cinquante centimes, lui dit le brave homme, je les ai perdus hier soir pour bien disposer Mme Dechevrelle, mais je donnerais de bon cœur cent francs pour avoir réussi.

Lucien lui serra la main, le remerciant beaucoup. Il s'était attendu à une plus vive opposition de la part de sa mère, dont les projets d'avenir étaient depuis longtemps enracinés dans l'esprit. Or, au lieu de dire sèchement non, d'opposer un refus vif, elle avait simplement prié Lucien d'attendre.

Mais quoi! un détail, un seul, changerait sans doute ces dispositions un peu molles. Pourrait-il vaincre les résistances de Mme Dechevrelle, quand elle apprendrait ce qu'était la famille Feuillode?

— Ah ça! monsieur Létang, dit Mme Dechevrelle le soir, quand ils furent installés, les cartes en main, autour du guéridon, que m'avez-vous donc raconté hier soir? J'ai retourné vos paroles et mon fils m'a fait seul comprendre ce que vous me vouliez: je ne suis pas satisfaite de vous, monsieur Létang!

— Madame, c'est que...

Et le bonhomme fut encore ce soir-là obligé de perdre cinquante centimes pour désarmer Mme Dechevrelle.

— Ça fait un franc, mais j'en donnerais bien deux cents pour voir Lucien heureux.

## VI

Mme Dechevrelle n'était pas la seule à désirer le mariage de Lucien avec Berthe. Mme Maréchal surtout, l'espérait et y travaillait. Aussi fut-elle fort désappointée quand Mme Dechevrelle lui fit part de son entrevue avec Lucien. Mme Maréchal se demandait comment il avait pu s'éprendre d'une jeune fille que, la veille encore, il ne connaissait pas; elle ne pouvait l'admettre, et, dans sa jalousie maternelle aiguisée d'une naturelle aigreur, elle était bien portée à mal penser de Mlle Claire Feuillode, qu'elle n'avait jamais vue et dont elle n'avait jamais ouï parler.

En attendant que Lucien vint porter à sa mère les résultats de ses réflexions, Mme Dechevrelle et Mme Maréchal tenaient de fréquentes conversations, et toujours sur ce sujet; elles craignaient que Lucien, après avoir réfléchi, ne revint que plus déterminé.

(A suivre)

Paul MARROT.

## ÉCHOS

### Le tunnel du Simplon

D'après le calcul des hommes compétents, le tunnel du Simplon ne sera pas percé avant dix-sept mois, c'est-à-dire avant le mois d'octobre 1904.

Le percement a commencé le 1<sup>er</sup> novembre 1888. Il reste encore à enlever une tranche de cinq kilomètres d'épaisseur. Même avec les perforatrices les plus perfectionnées, on ne peut avancer que de dix mètres par jour.

Le tunnel du Simplon sera le plus long de tous ceux qui existent. Actuellement, avec les 15.000 mètres déjà percés, il dépasse celui du Mont-Cenis et égale presque le Saint-Gothard.

## NOUVELLES A LA MAIN

Au restaurant.

— Monsieur, je regrette vraiment de ne pas être venu il y a huit jours chez vous :

— Vous êtes trop bon, monsieur!

— Parce que le rôti de veau était peut-être frais à ce moment là.

Au collège.

— Elève X..., vous êtes un bavard, vous n'arriverez jamais à rien.

— Mais, m'sieu, c'est pourtant comme ça que mon papa est devenu conseiller d'Etat.